

TABLEAU

PAR L'AUTEUR

Il s'agit de cet ouvrage, il y a eu de bons
 d'une intention que celle de faire un examen cri-
 tique de l'histoire de la dernière Guerre, (supplément
 depuis par M. Ellis) en ce qui concerne l'Es-
 pagne et le Portugal, à laquelle on a pu en-
 poser une histoire régulière. La forme ordinaire
 tuc qu'il a adoptée, s'y opposait formellement. Les
 notes marginales, et celles qui sont insérées
 l'ouvrage, sont classées en forme d'appendice, l'événement
 toute l'exactitude qui pourrait résulter de ce que
 plusieurs des faits, dont il s'agit, sont peu connus
 en Italie.

On a en même temps saisi l'occasion de mettre
 sous un véritable jour quelques passages de deux
 ouvrages sur le même objet, savoir, la vie du duc
 de Wellington, écrite par M. Ellis, et les Mémoires
 historiques sur la Révolution d'Espagne, par M. de
 Prade.

La table chronologique des principaux événements
 militaires et politiques depuis l'année 1805 jusqu'à
 1814, est-à-dire, depuis la Paix d'Amiens, jus-
 qu'à la conclusion de la Paix générale en 1814.
 Addresser à tout lecteur l'intelligence de cet ouvrage.

LA GUERRE DE LA PÉNINSULE

SOUS SON VÉRITABLE POINT DE VUE,

OU

LETTRE A M. L'ABBÉ F***,

SUR L'HISTOIRE DE LA DERNIÈRE GUERRE,

Publiée dernièrement à Florence.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Si vous désirez savoir quel jugement il faut porter sur *l'histoire de la dernière guerre entre les Puissances Alliées et la France*, depuis peu imprimée à Florence chez le libraire Joachim Pagani, je vous dirai que j'ai fixé mon attention sur la partie, qui concerne la guerre d'Espagne et du Portugal. Je puis vous assurer que d'après les fausses couleurs sous lesquelles les objets y sont présentés, d'après l'omission des faits essentiels et le peu d'exactitude de ceux qui y sont exposés, je l'ai trouvée fautive à tel point, qu'on peut dire avec certitude que les conditions nécessaires et même les principales de l'histoire, s'y font entièrement désirer.

Il est vrai que l'auteur se montre sincèrement partisan de la bonne cause ; mais par cela même son zèle peut induire le lecteur en erreur. Il devient donc indispensable de faire connaître que cet auteur a puisé dans des sources impures , telles que les bulletins français du temps ; et s'il serait sans doute déplacé de tenter de faire des corrections partielles à un ouvrage qu'il faudrait refondre en entier , il ne paraîtra cependant pas hors de propos de vous donner quelque échantillon de son peu d'exactitude.

De la manière erronée, ou plutôt des fausses couleurs, sous lesquelles l'auteur présente les objets.

L'auteur dit (1) : « Napoléon s'était flatté que les Espagnols auraient été atterrés par ses menaces et que ,
 » comme les autres peuples , ils auraient baissé leur
 » front devant cette nouvelle idole , que la crainte
 » seule avait formée. Mais on a déjà dit que les Espagnols étaient une nation : ils coururent aux armes et
 » déclarèrent guerre à mort à la France. Napoléon aurait été trop stupide , s'il n'avait pas prévu l'issue de
 » cette démarche ; il la devina , et tenta de s'en tirer
 » avec honneur et de la manière la plus adroite. »

Tout ceci est une invention des révolutionnaires français , dont la vanité fut telle , qu'elle les empêcha de se croire vaincus même à l'époque où les alliés occupaient en 1814 la Capitale et le royaume de France. M. de Pradt dans son ouvrage intitulé, *Mémoires historiques de la révolution d'Espagne* , écrit dans le même sens que notre auteur. « Napoléon , dit-il , était aussi
 » pressé de quitter l'Espagne , que les Espagnols de le

(1) Tom. 1 , pag. 171.

» voir partir. La face nouvelle , sous laquelle l'Espagne
 » se présentait à ses yeux , le contrariait. Passé V alla-
 » dolid , ses idées étaient changées d'une manière visi-
 » ble. Il n'écoutait pas , répondait avec distraction , et
 » paraissait vouloir secouer une idée importune. »

On ne peut pas représenter un fait sous des couleurs plus fausses. Napoléon , il est vrai , abandonna l'Espagne en Janvier 1809 , et confia à ses généraux les opérations subséquentes , non pour éviter de faire cette guerre , mais parce qu'il la crut terminée , et qu'il jugea que les opérations , qui restaient à faire , n'exigeaient plus sa présence. Il lui parut plus utile de se porter de sa personne en Allemagne , où il était sûr , au moyen de quelques batailles mêlées d'armistices , d'induire l'Autriche à faire la paix , ce qui effectivement eut lieu.

La vanité révolutionnaire se serait crue humiliée , si elle eût avoué que les troupes françaises et leurs meilleurs généraux ont dû céder au génie supérieur de l'immortel Wellington et à la fermeté de l'armée anglo-portugaise , démontrée invincible pendant le cours de cinq glorieuses campagnes. On a donc préféré adopter l'hypothèse , que Napoléon était déjà fatigué de la guerre d'Espagne à l'époque de 1809 ; et on a mis en avant que les armées françaises n'ont été vaincues que par l'effet d'un prodige nouveau , la résistance de la nation espagnole en masse ; tout en méprisant individuellement ses armées régulières et en assurant hautement qu'elles disparaissaient toujours au premier choc des troupes françaises.

M. de Pradt établit sur cette base une discussion par trop curieuse et arrange un roman héroïco-comique .

sur le caractère du peuple espagnol, qu'il représente comme Africain et non Européen, propre seulement à faire la guerre en fuyant et retournant constamment au combat, à l'instar des anciens Parthes et Arabes; par conséquent incapable de la solidité des masses, et de la régularité des mouvemens rapides, inventées par les peuples du Nord. Pour expliquer cette hypothèse, M. de Pradt l'attribue au long séjour des Vandales et des Arabes en Espagne, sans réfléchir que le Portugal a souffert les mêmes invasions, et que les troupes portugaises soumises à la discipline, ont été le modèle de la fermeté, de la régularité et de la rapidité des mouvemens, partout où elles se sont trouvées en face des troupes françaises.

Le manque de discipline des troupes espagnoles, qui s'est maintenu presque sans altération dès le premier jusqu'au dernier jour de la guerre, doit plutôt être imputé à l'absence d'un gouvernement ferme et généralement obéi, qui eût pu vaincre les préjugés nationaux, en faisant, comme en Portugal, discipliner ses troupes par des officiers plus habiles, et qui fussent à même de faire ressortir la valeur de la nation.

M. de Pradt ne veut pas convenir que les vieilles bandes d'infanterie, qui sous Charles V et Philippe II se faisaient craindre des Français par la solidité et la régularité de leurs évolutions, fussent formées d'individus de cette même nation, qu'aujourd'hui il représente comme propre seulement à faire la guerre à la manière des Arabes et des Parthes; il soutient au contraire que ces bandes étaient composées d'étrangers sujets alors de la monarchie espagnole, comme les Flamands, Hollandais, Milanais, Napolitains, Allemands, etc.

La vanité révolutionnaire ne pouvait pas non plus se prêter à avouer que Napoléon , après avoir défait les faibles armées espagnoles , qui furent dissipées par lui dans un clin-d'œil en 1808 , ait commis la faute de ne pas faire de suite la conquête de Portugal , avant qu'on eût pu former dans ce royaume cette invincible armée anglo-portugaise , qui a été si heureusement fatale à lui , aux généraux et aux troupes françaises. On a donc cherché une autre explication au phénomène de la cessation de l'invincibilité française , et pour cela , on a créé , comme on l'a dit plus haut , le nouveau prodige de la résistance en masse et individuelle de la nation espagnole ,

Ut Deus intersit sit dignus vindice nodus.

La fable , d'après laquelle Napoléon , pour sauver son honneur , serait parti d'Espagne , avant d'être contraint à l'abandonner , s'évanouit sous la simple exposition des faits suivans.

L'insurrection du peuple exécutée presque simultanément sur tous les points d'un pays aussi vaste que l'Espagne ; l'enthousiasme des Espagnols pour s'armer , qui paraissait promettre , comme dans les premières années de la révolution française , la création d'une immense armée révolutionnaire , qui ne tarderait pas à devenir régulière ; l'héroïsme déployé à la défense de Saragosse ; la prise de l'escadre française , qui se trouvait à Cadix ; l'événement encore plus incroyable et plus glorieux de la capitulation du général Dupont à Baylen ; tous ces événemens , disons - nous , ont fait naître des espérances , qui ne se sont pas réalisées.

Le roi Joseph et les généraux français furent saisis

d'étonnement et sans consulter Napoléon , ils se pressèrent de se retirer en toute hâte derrière l'Ebre ; estimant que leurs forces diminuées par différentes pertes et principalement par celle soufferte récemment à Baylen , n'étaient pas suffisantes pour faire la conquête de l'Espagne. Effectivement , quelque fut le nombre des troupes , il eût été insuffisant pour un tel objet , si le gouvernement espagnol avait eu dans le temps une volonté ferme et capable de faire discipliner ses troupes.

La première impression , que des événemens si peu prévus produisirent en Europe , fut très-vive et n'a pas été inutile aux premiers progrès de l'opinion favorable à la bonne cause , qui commença à s'insinuer dans les âmes jusqu'alors atterrées depuis le Tage jusqu'à la Newa , au seul nom des armées françaises. Cependant Napoléon , après avoir réuni dans six mois de temps des forces imposantes , entra en Espagne vers la fin de l'année , et tout en écrasant , sans rencontrer presque de résistance , ces armées immenses seulement en nombre , que la Junte suprême se vantait d'avoir mises sur pied , vint à Madrid , et s'empara de toute l'Espagne , tandis que l'armée anglaise de sir John Moore , loin de tenter de lui résister , s'embarquait à la Corogne. Malgré tous ces avantages , il resta toujours dans la Péninsule un levain de résistance populaire , que les troupes françaises n'ont pas pu venir à bout de détruire d'abord ; la première impression resta toujours , et on ne chercha pas à s'expliquer pourquoi l'Espagne n'était pas réellement subjuguée , malgré les triomphes de Napoléon.

Après la capitulation de Madrid et la destruction de toutes les armées espagnoles , Napoléon n'a point vu

dans l'intérieur de la Péninsule d'autre ennemi , que l'armée anglaise de sir John Moore , laquelle , n'ayant jamais bougé de Salamanque , pas même pour secourir Madrid , avait fait un mouvement en avant vers Saldagna et Sahugon , précisément après la perte de cette capitale. En conséquence Napoléon se flatta de pouvoir lui couper la retraite au moyen des marches rapides habituelles aux troupes françaises. Sir John Moore en fut averti à temps , et craignant , attendu l'interposition de l'armée française , de ne pouvoir plus rentrer en Portugal , donna des ordres pour faire arriver des transports à la Corogne , et se retira en toute hâte sur ce port. Napoléon le poursuivit en personne jusqu'à Astorga (1) , mais convaincu qu'il ne pouvait pas avoir la gloire de prendre l'armée anglaise toute entière , comme il s'en était flatté , ne jugeant plus sa présence nécessaire en Espagne , il chargea les maréchaux Soult et Ney de la poursuite ultérieure , en leur donnant l'ordre emphatique de jeter les Anglais dans la mer. Il retourna à Madrid , et peu de temps après il parut sur le Rhin et à Vienne.

Mais qui pourrait croire que M. de Pradt , malgré son roman , ait laissé échapper dans ce passage de son histoire , l'aveu douloureux de la faute que Napoléon a commise alors de ne pas entrer en Portugal , mesure qui lui aurait épargné , dit-il , tout le mal que l'armée portugaise lui causa par la suite ? Il ajoute (2) qu'un jour l'ordre fut donné de se tenir prêt à marcher sur Lisbonne : quand on n'a pas été au quartier-général français , on ne peut pas contredire M. de Pradt ; mais l'évidence des faits ci-après exposés s'oppose à la vérité de cette assertion.

(1) V. note 1.

(2) Pag. 211.

Avant l'arrivée de Napoléon à Astorga, l'armée française, qui aurait pu entrer en Portugal, était en entier dirigée contre sir John Moore vers la Corogne, et après l'embarquement des Anglais dans ce port le 17 janvier, le maréchal Soult du côté de la Galice, et le maréchal Victor du côté de l'Estramadure espagnole, se mirent en mouvement contre le Portugal, le premier dès le commencement de février, le second plus tard, Quels en ont été les résultats, on le verra ci-après. Napoléon n'a donc pas commis la faute de ne pas donner l'ordre de marcher sur le Portugal, ni celle de l'avoir révoqué; la faute qu'il a commise, est celle d'en avoir considéré la conquête, comme une affaire, qui n'offrait aucune difficulté. En effet on a publié alors dans le *Moniteur* que trois ou quatre mille Anglais, qui restaient en Portugal sous sir J. Craddock étaient réunis à Lisbonne et prêts à s'embarquer; ce qui était très-vrai. On promettait dans le même journal que bientôt les aigles françaises seraient plantées sur les murs de Lisbonne: et même dans le xxxiii^{me}. bulletin de l'armée française en Espagne, on prophétisait que Soult entrerait à Porto entre le 15 et le 20 mars, et à Lisbonne entre le 20 et le 29 du même mois. Si M. de Pradt veut soutenir que Napoléon ait commis une faute de ne pas avoir marché contre le Portugal, sans se soucier des troupes de sir John Moore, nous ne prétendons pas décider cette question militaire; mais Napoléon aura toujours pour s'en excuser, non-seulement la certitude que sir J. Craddock ne pensait pas faire la moindre résistance avec le petit nombre de troupes, qui lui restaient à Lisbonne, mais encore le peu de cas qu'il faisait des troupes portugaises; mépris assez justifié (1) par l'information bien véridique, qu'il

(1) V. note 2.

avait reçue , qu'à cette époque , elles n'étaient formidables , ni par leur nombre , ni par leur discipline. Il a cru d'ailleurs qu'une fois le Portugal occupé de rechef par ses troupes , les Anglais perdraient tout désir d'y revenir. Cependant la véritable excuse de Napoléon sous le point de vue militaire paraîtra mieux dans tout son jour , d'après le récit que nous allons faire de la tentative du maréchal Soult contre le Portugal.

Les mêmes troupes anglaises , qui s'étaient retirées dans le plus épouvantable désordre depuis Lugo jusqu'à la Corogne , abandonnant sur la route artillerie , munitions , hommes et chevaux , à peine arrivées à la Corogne , font volte-face ; elles se battent héroïquement et repoussent les Français avec une telle bravoure , qu'elles peuvent s'embarquer sans opposition de la part de ces derniers. Sir John Moore fut blessé mortellement pendant l'action , et le général Hope ramena les troupes en Angleterre , où la consternation fut générale , quand on y eut la certitude que de toute l'armée anglaise il n'était revenu que quelques milliers d'hommes , nuds et harassés , et qu'on avait perdu tout le matériel de l'armée. Il n'y avait que la gloire militaire , acquise à la dernière bataille , qui consolait un peu de tant de désastres.

Ce douloureux événement , c'est-à-dire , l'embarquement de l'armée anglaise à la Corogne , eut lieu le 17 janvier , et dès le 10 février , le maréchal Soult se trouvait déjà sur les bords de la rivière Minho , limite septentrionale du Portugal de ce côté là , et en mesure de passer la rivière à gué , pour réaliser les prophéties du *Moniteur* précité. Ce maréchal choisit , pour effectuer le passage de son armée , un point peu distant de l'embouchure près de la mer , et où la rivière est par consé-

quent plus large et plus profonde : il y rencontra une résistance, à laquelle il était loin de s'attendre ; ses bateaux furent coulés bas par l'artillerie servie par les paysans portugais et établie sur la rive gauche, ce qui le força à renoncer, le 4 mars, à son projet. Soult prit donc le parti de remonter le Minho jusqu'à Orense, où les deux rives se trouvent sur le territoire espagnol, ce qui le mit à même d'y passer la rivière sans opposition, mais le força à changer en partie son plan, en entrant en Portugal par une autre province, celle de Traz-os-Montes. Le maréchal entra dans la place de Chaves le 12 mars, traversa la montagne de Gevez, et après avoir surmonté la résistance tumultueuse qu'on lui opposa dans la province de Minho, il prit à-peu-près d'assaut la ville de Porto le 29 mars 1809.

C'est ainsi que le maréchal Soult perdit à-peu-près un mois, se confiant, selon la chronique scandaleuse du temps, aux intelligences secrètes, que, dit-on, il avait pratiquées avec un ingénieur qui lui avait promis qu'on ne lui ferait point de résistance au passage de la rivière sur le point où il le tenta d'abord, et qui sans cela n'était nullement propre à effectuer une telle entreprise. Que cela soit dit (1) cependant, sans prétendre troubler les cendres de cet ingénieur, auquel le peuple de cette province ôta ensuite la vie avec la plus grande atrocité, parce qu'on le soupçonnait coupable de trahison. Quoiqu'il en soit de cette dernière circonstance, toujours explique-t-elle le retard du maréchal Soult, et ce qui l'a empêché d'entrer à Porto le jour signalé par le *Moniteur*.

(1) Effectivement l'innocence de cet officier paraît avoir été pleinement reconnue depuis.

(Note du traducteur.)

Tout le monde connaît l'importance du temps dans les opérations militaires, nous allons voir combien cette perte a été fatale aux Français.

Le maréchal Soult s'arrêta à Porto pendant tout le mois d'avril; il voulut jouir de son triomphe dans cette belle ville. Se flattant de devenir roi de Portugal, il permit à quelques imbéciles de le saluer du titre de Nicolas I^{er}. Il est probable que son intention était aussi de donner le temps au maréchal Victor d'arriver, puisque les deux maréchaux devaient opérer leur jonction dans la province de Beyra. Il y a plus : Soult, voulant que ses troupes passassent la rivière Tamega sur le pont d'Amarante, probablement afin de se mettre à même de communiquer plus facilement avec Victor, méprisa la résistance que lui opposaient les habitans de ce malheureux pays et fit fort peu de cas du général *Silveira*, qui, après avoir repris la place de Chaves, s'était jetté dans Amarante; de sorte qu'il envoya constamment contre ce dernier des forces inférieures à l'entreprise qu'il avait en vue. Ces demi-mesures lui faisant toujours perdre du temps, il ne força le pont que le 2 mai. Sur ces entrefaites, Victor devait, du côté de l'Estramadure espagnole, forcer le pont d'Alcantara sur le Tage, et pénétrer dans la province de Beyra pour effectuer sa jonction avec le maréchal Soult, mais il ne se hâta pas de le faire. Le 28 mai, quand Soult était sur le point d'entrer à Porto, Victor s'arrêta dans l'Estramadure espagnole, y gagna la bataille de Medelin sur le général Cuesta, affaire qui ne fut autre chose qu'une répétition de toutes les batailles des armées espagnoles, c'est-à-dire, une déroute instantanée, et n'arriva que le 14 mai au pont d'Alcantara, où, éprouvant la résistance glorieuse que fit la *Légion Lusitanienne* (corps ainsi

dénonmé et créé dans la dernière guerre), il prit ce corps pour l'avant-garde de l'armée anglo-portugaise et n'osa s'aventurer plus loin en Portugal.

Le retard ou l'irrésolution des deux maréchaux Soult et Victor ont ainsi sauvé le Portugal et ont préparé les voies au premier et grand succès de sir A. Wellesley (lord Wellington) obtenu au passage du Douro. Ce triomphe, quoique le premier dans l'ordre des temps, n'est pas toutefois le dernier, quant au mérite, parmi les plus brillantes victoires de ce général; car le passage d'une rivière aussi large et aussi rapide devant l'ennemi, suivi de la surprise de l'ennemi à Porto et de leur fuite précipitée, au moyen de laquelle Soult chercha à sauver les débris de son armée (dans ce même royaume de Galice d'où il était parti), abandonnant aux vainqueurs qui le poursuivaient à travers les montagnes, canons, munitions, chevaux, etc., paraîtrait plutôt, disons-nous, un coup de la fortune, qu'un acte de prudence; s'il n'était pas justifié par la série non interrompue d'avantages obtenus en cinq campagnes successives contre les mêmes troupes françaises et leurs meilleurs généraux.

Nous venons de montrer que Napoléon n'a pas abandonné l'Espagne, pour se tirer de la lutte avec honneur, mais parce qu'il a cru sa conquête tout-à-fait terminée: nous avons prouvé ensuite que la faute ne fut pas celle de ne pas avoir donné l'ordre d'envahir le Portugal, ou de l'avoir révoqué, mais bien celle d'avoir envisagé l'entreprise, comme trop facile: nous venons aussi de signaler quelques-unes des causes qui ont fait retarder l'exécution de l'ordre positif donné aux maréchaux Soult et Victor, causes qui, ayant empêché les prophéties du *Moniteur* de se réaliser, ont depuis le mois de janvier

jusqu'à la fin de mai, préservé le Portugal d'une invasion à laquelle il n'était nullement alors en état de résister. Il convient maintenant de démontrer comment et par quels moyens la situation militaire du Portugal changea subitement d'aspect dans le mois de mai, ou plutôt expliquer comment cet astre brillant qui, après avoir jetté une si éclatante lumière en 1808, s'était obscurci tout-à-coup, a reparu de rechef sur l'horizon plus brillant que jamais, en répandant une lumière qui ne s'est pas encore éteinte : (on voit assez que nous voulons parler de sir Arthur Wellesley, lord Wellington); et dire comme il fut envoyé de nouveau en 1809 pour prendre le commandement des troupes anglaises dans la Péninsule.

L'auteur de l'*Histoire de la dernière guerre entre les Puissances alliées et la France* ne tient aucun compte de ces événemens; ils ont été néanmoins les plus décisifs pour la liberté de l'Espagne, et par une suite naturelle pour celle de tout le continent de l'Europe. On doit ici insister sur ce que nous avons déjà fait observer, que si le royaume de Portugal eût été réoccupé par les Français en 1809, il est plus que probable que toute résistance populaire aurait bientôt cessé dans la Péninsule.

Le roi Joseph ayant dans son parti au moins huit mille personnes appartenant aux classes supérieures (c'est le nombre de partisans de Joseph que l'on croit réfugiés en France), n'aurait eu nul besoin de plus d'individus pour faire marcher le gouvernement civil. Pour ce qui regarde la force militaire, les troupes françaises, et même celle espagnoles organisées et commandées par des officiers français, auraient probablement réduit bientôt les *Guerillas* espagnoles au silence. Un Nicolas I^{er}. ou